

La vie d'Ernest Pellican, **pickpocket à Zirog.**

Il s'appelait Ernest. Ernest Pellican plus précisément. Sa vie avait mal commencé une vingtaine d'années auparavant, lorsque le père Pellican partit du domicile conjugal pendant que la mère accouchait. Elevé par tout l'amour qu'elle pouvait lui donner, dans un coin tranquille de la banlieue de Zirog, il commençait seulement aujourd'hui à maîtriser à peu près toutes les techniques du vol à la tire. L'absence du paternel avait laissé la porte ouverte au libre-arbitre du jeune homme qui avait choisi un job de la rue. Pickpocket. Et pas n'importe quel pickpocket, du genre à être capable de vider un porte-monnaie et de le remettre dans le sac du propriétaire, ni vu ni connu. Son lieu de travail favori était Logotham Square. Il aimait faire la sortie des bureaux d'affaires, des banques, dans ce quartier où toute l'activité économique de la citée était basée. Des fois, dans ses jours de grande forme, il osait aller tenter sa chance un peu plus loin, près du centre de la Bourse InterSpatiale. Il suivait ses cibles jusque dans le métro, puis revenait ensuite dans l'autre sens pour ne détrousser que ces "cochons de capitalistes" comme il les appelait, ceux qui se faisaient des milliards de Sneucks avec des bouts de papier, du virtuel, les mêmes que ceux qui avaient causé la destruction de la Terre plusieurs générations auparavant. Malheureusement, l'Homme n'avait pas appris de son erreur, de ses erreurs, et aujourd'hui tout tournait aussi mal qu'avant le Grand Chaos.

Tout ce qu'Ernest connaissait de l'Ancien Temps, il le tenait de

Mamilouk, le doyen et chef du quartier, qui se disait rescapé de la Terre. L'étrange vieillard l'avait pris en affection alors qu'il était encore un gamin, était devenu un second père et lui parlait souvent de la vie d'avant, des embryons de révolution qui à chaque fois étaient stoppés par les forces de l'AMAZ, de la dure vie dans les squats, de la débrouille, de la peur qu'il avait quand il partait lancer ses cocktails Molotov sur les flics. Il lui expliquait pourquoi l'ordre mondial s'était écroulé, pourquoi la Terre avait explosé, pourquoi l'homme avait dû la fuir pour survivre, pourquoi et comment l'avidité libérale exacerbée avait tout organisé pour permettre à l'homme de s'auto-extermier. Lorsque Mamilouk prenait deux ou trois gouttes de ce qu'Ernest appelait depuis qu'il était petit du sang de Loche, c'est-à-dire de la métamorphine (un truc si violent qu'il ne devrait même pas exister...), il rêvait souvent de l'Ancien Temps et délirait sur le Grand Chaos, ce jour où tout avait basculé. Aujourd'hui ils en prenaient tous les deux et déliraient ensemble mais le vieux allait de plus en plus mal... Trop vieux pour la médecine des hommes, trop vieux pour la vie dans les squats, trop vieux pour se faire poursuivre par les cops, ces sales flics à la solde du gouvernement, il se mourait tout doucement dans le réseau Est des égouts de Zirog où il avait installé son quartier général. Il avait raconté à Ernest qu'il avait été choisi comme chef après plusieurs actes de bravoure, pendant l'Ancien Temps, à l'époque où ses jambes fonctionnaient encore parfaitement. Il ne s'occupait plus aujourd'hui que de planifier de nouvelles attaques contre les centres économiques de Zirog. Ernest passait le voir tous les jours, c'était devenu une habitude, et le vieux faisait tourner le sang de Loche.

Ce soir là, la dope tourna plus que d'habitude. Ernest ne disait rien et le vieux Mamilouk se demandait ce qui lui prenait, lui qui d'habitude avait toujours quelque chose à raconter. Mais Ernest avait ses raisons. Comme tous les jours, il était allé à Logotham Square

détrousser les cochons de capitalistes qui y travaillaient. Il avait fait une journée moyenne, avec trente-sept porte-monnaie visités. C'est le trente-huitième qui avait posé problème : pas un seul Sneuck, mais une lettre, qui l'avait bouleversé. Il avait d'abord lu les deux premières phrases : "Il s'appelait Ernest. Ernest Pellican plus précisément." Sa vie était écrite, déjà, avant même qu'il ne l'ait vécue. Il avait immédiatement pensé à regarder la fin. Ce soir là, pendant que Mamilouk se remettait un coup de nirvana, il hésitait encore, la lettre au fond de la poche. Connaître la fin de sa vie et risquer d'être déçu ou ne rien chercher à savoir et continuer à vivre, jusqu'à vivre la fin en temps réel... Cruel dilemme... Le vieux aurait sûrement eu une réponse à cette question, lui qui avait tout vu de la vie et avait déjà un pied dans l'incinérateur. Mais étrangement, Ernest voulait garder cette histoire pour lui, alors qu'il lui faisait tout partager, estimant que le choix ne revenait qu'à lui et à lui seul.

Mamilouk commençait à devenir vert et c'est pourquoi Ernest mit ses réflexions de côté pour revenir à la réalité. Le vieux frôlait l'overdose mais il avait *a priori* l'habitude. Il lui fallut cinq bonnes minutes pour réagir à la question posée :

- Hé Mam, c'est quoi le prochain truc que vous allez balancer sur orbite ?

- ... balancer sur orbite ?... tu veux dire faire sauter ?... Et bien on va détruire la Bourse InterSpatiale.

- Wow ! Vous voyez grand cette fois ! Les cops ne s'y attendront pas, après les trois derniers contre des banques minables, se réjouit Ernest en attrapant des mains de Mamilouk le flacon de sang de Loche pour le ranger. Le vieux était décidément trop défoncé, il fallait l'empêcher de continuer. Ernest mesurait son état à sa façon de parler, et là, il avait vraiment du mal.

- Justement ce dont nous avons besoin. La surprise... Et cette

surprise, c'est toi qui la créeras. Je t'ai choisi pour être notre prochain bombeur. Acceptes-tu ?

- Hé Mam', pourquoi tu poses toujours des questions aussi connes ? T'as pris trop de sang de Loche ou quoi ? Bien sûr que j'accepte ! C'est pour quand ?

- Dans cinq jours se tiendra le grand conseil de la Bourse InterSpatiale. Tous les plus grands des dirigeants seront présents. Nettoie tout s'il te plait. Je te donnerai le matériel et toutes les instructions en temps voulu. Maintenant part jeune recrue, il faut que je dorme, le sang de Loche me fait trop halluciner...

- D'ac Mam' ! A plus, Yo !

Ernest rentra chez lui fier comme il ne l'avait jamais été. Mamilouk l'avait choisi. Et pas pour n'importe quelle mission. Un coup d'éclat. Et il se devait de réaliser un coup de maître. Ne serait-ce que pour honorer le choix du vénérable Mamilouk. Dans l'euphorie qui le possédait, il décida de connaître le sort de sa vie. Peut-être eut-il tort de lire les deux dernières phrases de la lettre : "La vie d'Ernest Pellican se termine ici, à Logotham Square. Eparpillé aux quatre coins de la place, avec les restes de ces cochons de capitalistes."

* * *

Ernest ne rouvrit les yeux que bien plus tard, la lettre encore à la main. Il était allongé sur son lit, là où le choc de la révélation l'avait terrassé. Il la lut en entier, la relut encore et encore, puis encore, jusqu'à la connaître par cœur. Cinq jours à vivre. Pas un de plus, pas un de moins, cinq jours déjà gravés dans sa mémoire alors qu'il ne les avait pas encore vécus. Il allait tenir son engagement auprès de Mamilouk et faire durer sa vie plus de cinq jours en changeant son cours. Il n'allait pas essayer. Il allait le faire.

J - 4

Ernest dormit très mal pendant le peu de temps qui lui restait avant de partir "travailler", sans cesse réveillé par des visions d'explosions, de sang, de sa mort. Il avait revu aussi le vieux Mamilouk lui demandant d'être son prochain bombeur. Etre choisi le réjouissait mais inconsciemment, il en voulait à celui qui était devenu son père adoptif de l'envoyer au casse-pipe. La sonnerie du réveil des citoyens de basse classe le sortit de sa torpeur agitée et il se sentit soulagé de pouvoir commencer à se battre contre cette maudite lettre. Il débuta sa journée en grillant une cigarette face à la fenêtre, une tasse de lyophicafé à la main, perdu au fond de ses pensées qui revenaient toujours à la lettre et à l'attentat en préparation. En temps normal, il regardait Zirog à ses pieds. Son appartement était au mille cinquantième étage d'une tour qui faisait partie des plus hautes, bien trop près du nuage toxique qui couvrait la planète. C'était là où on regroupait ceux qu'on appelait les citoyens de basse classe (ceux qui rapportaient à la société moins de cinquante Sneucks par jour, c'est-à-dire les pauvres de cette ploutocratie). On y avait cependant, et c'était là le seul intérêt à vivre ici, une vue saisissante de la ville : elle recouvrait tout jusqu'à l'horizon. Et même plus. Mais de chez Ernest, ça ne se voyait pas. Il est vrai qu'en général voir plus loin que l'horizon est relativement difficile.

Les speeders, sortes de libellules multicolores, passaient de plus en plus devant sa seule et unique fenêtre, signes de la vie qui s'éveillait :

les gens allaient travailler, emmenaient leurs enfants à l'école ou partaient faire des courses. La circulation de haute altitude s'intensifiait et s'encombra la première car on ne voulait pas déranger avec le bruit les citoyens de moyenne et haute classe qui habitaient plus bas dans d'autres bâtiments beaucoup plus propres et spacieux. Toute cette vie se déroulait sans se douter du drame qui se tramait dans la vie du jeune Pellican...

Il posa sa tasse sur le sommet de la montagne de vaisselle sale qui s'accumulait depuis que le lave-vaisselle était tombé en panne, écrasa sa clope sur la moquette miteuse (une de plus... Le proprio allait encore gueuler...) puis sauta dans le bac à douche. La petitesse de l'appartement lui permettait d'aller de partout en trois pas maximum. C'était à la fois un petit gain de temps et un énorme manque de place. Le moyen de rangement qui s'était imposé était la pile de bordel, ne laissant au final que des chemins d'un espace à un autre. Il faudrait bien un jour qu'il trouve un appartement plus grand, sinon il finirait par marcher sur des piles devenues tapis de bordel. Ça l'angoissait beaucoup.

La douche acheva de le réveiller. Il enfila son éternel treillis, sa veste kaki, enfonça sa casquette sur sa tête et sortit. La rue se réveillait aussi. Les commerces levaient leur grille, des cochons de capitalistes pressaient le pas, mallette dans une main et journal économique dans l'autre, vers la bouche de métro de Miel Ham Tog. Ernest aussi. Il avait vingt minutes de trajet qu'il mettait chaque jour à profit. La rame était comme tous les matins bondée et il procédait toujours de la même façon : en véritable pickpocket aguerri, il s'embarquait à un bout et remontait tout le train. Pardon à droite, pardon à gauche, un coup de coude ici, un coup de reins par là et les mains se promenaient en toute liberté.

"Logotham Square" couina la rame. Tous les businessmen

descendirent. Ernest aussi. Plein de Sneucks dans la veste kaki. Plus aucun dans les sept portefeuilles visités et vidés. Sept comme dans la lettre... Mais la journée s'annonçait cependant bien, le début en tout cas était prometteur... Le transphone ondulatoire vibra. C'était Mamilouk qui voulait s'assurer qu'il passerait bien le soir, il devait lui parler de leur petite affaire. Le même message que dans la lettre...

La réalité percuta Ernest. Le mauvais sort planait au-dessus de son jeune crâne tel une épée de Damoclès, comme l'aurait fait la paire de ciseaux du coiffeur au-dessus de sa mémorable tignasse. Il allait titiller le mauvais sort. La lettre disait qu'il allait traîner dans le métro en attendant la fin de la journée, c'est-à-dire l'heure de la sortie des bureaux où il viderait quatorze portefeuilles, après les sept du matin et les dix-huit de la journée. Mais il allait faire différemment. Près de la Bourse InterSpatiale se trouvait un grand centre commercial réunissant toute une ribambelle de magasins aux prix à vous déclencher un infarctus à leur seul regard. Il fallait bien que tous ceux qui s'enrichissaient dans ce quartier aient un endroit pour dépenser tous les Sneucks qu'ils venaient de gagner. Ernest allait passer la journée là-bas.

L'idée s'avéra fructueuse, la journée se déroula encore mieux que prévu : le porte-monnaie de toutes les bourgeoises endimanchées dans leurs fourrures puant le fric et affublées de chapeaux grotesques étaient très bien remplis et ainsi quand Ernest partit du centre commercial car l'heure de la sortie des bureaux était arrivée, il avait vidé quinze porte-monnaie qui à eux seuls lui avaient rapporté plus qu'il ne pouvait escompter en deux jours de traque. Il se sentait motivé pour aller faire la sortie de la Bourse.

Lorsqu'il arriva chez lui, Ernest était heureux : il avait réussi à contrecarrer la lettre du début à la fin de la journée. Il souleva la pile

de bordel numéro quatre, la plus hétéroclite, pour ranger son butin. Avec tout ce qu'il avait rapporté du centre commercial, son petit pactole enfla agréablement. Cette lettre avait peut-être du bon finalement. Elle allait lui permettre d'éviter les erreurs pendant les jours à venir.

L'heure d'aller voir Mamilouk était venue. Il se rendit au sous-sol de la tour, ce qui prenait bien cinq bonnes minutes malgré les ascenseurs-fusées très rapides, et après s'être assuré que personne ne l'avait vu, il sauta dans le conduit d'évacuation des eaux. Mamilouk étant un chef de la révolution, il fallait à tout prix protéger le secret de sa cachette. Ernest devait donc cheminer pendant une demi-heure au beau milieu des eaux usées et des rats, le nez et la gorge pris d'assaut par l'air d'une puanteur pestilentielle qu'il fendait, avec pour seuls alliés son plan et son laser-torche. Soulagé d'entendre les premiers bruits puis d'apercevoir les premières lueurs du quartier général, il pressa le pas. C'était là-bas que les révolutionnaires avaient installé des filtres à air de manière à assurer une certaine qualité de vie aux résidents permanents du QG.

Mamilouk était bien là, comme d'habitude avachi sur son tas de coussins de chef, fumant son éternelle pipe d'herbe magique.

- Je t'attendais. Prends toi une pipe et pose toi.

Ernest se servit –largement, parce qu'il aimait ça – dans le gros sac en toile de jute, choisit une pipe au long tuyau recourbé puis se laissa tomber en face de Mamilouk. Il bourra sa pipe, l'alluma à l'aide de son briquet laser sous le regard bienveillant du vieux. Il tira une puis deux bouffées, eut un frisson et leva enfin la tête vers son chef.

- Je t'ai dégotté ton équipement, dit enfin ce dernier.

De sa pipe il montra un coin de la pièce. Il se leva et s'y dirigea, Ernest sur ses talons.

- Là, c'est un costume d'homme d'affaire, ordinateur portable et

mallette compris.

- Hé Mam'... j'suis pas con non plus. Je passe mes journées là-bas, à la Bourse, je sais ce que c'est. Dis moi plutôt ce qu'il faudra que j'en fasse.

- Ne me coupe pas ! Tu m'écoutes et tu essayes d'enregistrer tout ce que je te dis dans ta p'tite tête. Tu ne m'as même pas laissé finir. Sais-tu ce que c'est que ça ?

Il désignait une sorte de combinaison suspendue à côté du costume.

- Euh... non...

- C'est une combinaison flottante. Elle te permettra de te déplacer dans les conduits d'aération de la Bourse sans faire de bruit en tapant contre les parois. Bouton vert tu flottes, bouton rouge, tu atterris. Enregistré ?

Il y avait bien deux petits boutons au niveau du col, contre le cou. Il faudrait qu'Ernest porte cette espèce de combinaison grisâtre sous le costume. Mamilouk continua son discours :

- Voilà enfin un plan de la Bourse InterSpatiale. Observe le avec attention. Demain, tu mettras le costume et la combinaison et tu iras sur place pour découvrir les lieux. Le trajet que tu auras à effectuer le Jour-J y est indiqué. Tu arrives par les égouts au dernier sous-sol, tu montes les dix étages et te voilà dans la place avec ta bombe – et oui, toute cette gymnastique te permet d'esquiver les portiques placés à l'entrée – puis tu te rends aux toilettes du rez-de-chaussée. Tu passes par les conduits de ventilation pour aller juste sous la grande salle des ventes, là où seront réunis tous les plus grands cochons pour une conférence qui devrait voir la signature de plusieurs accords leur permettant de s'enrichir – ou de s'engraisser c'est comme tu veux – un peu plus.

Sa voix était fatiguée, basse et éraillée mais elle était malgré tout fortement marquée par son autorité.

- Tu lâches ta bombe et tu te casses : le même chemin par les conduits, les toilettes puis la sortie principale. Tu auras deux minutes une fois la bombe armée pour sortir. C'est jouable, on a calculé. Sois prudent, leur système de sécurité est bien foutu. Ne t'amuse pas trop à faire les poches. Je sais que c'est plus fort que toi, mais là tu ne seras pas dans le métro. Il y a des caméras partout. Elles sont indiquées sur le plan, pense à chercher les angles morts, ça pourrait te servir. Lave le costume ce soir, il va schlinguer les égouts et tu te ferais repérer. Mes hommes sont en train de monter la bombe et on règle encore quelques problèmes.

Il fit une pose pour rallumer sa pipe. Il toussota, dévisagea Ernest qui ressentit la confiance du vieux et retourna s'asseoir sur ses coussins. Ernest le suivit. Pendant le briefing de Mamilouk, l'adrénaline était montée : il n'avait plus entendu son père mais un chef de guerre, net, précis, hygiénique et méthodique. Aucun détail ne semblait avoir été négligé.

- Alors, tu t'es fait combien aujourd'hui ?

Mamilouk était redevenu son père, et une discussion plus décontractée s'engagea. Cependant, Ernest ne voulait toujours pas lui parler de la lettre. Il ne voulait pas laisser croire Mamilouk qu'il avait peur, ou que celui-ci, connaissant ainsi le futur, ne lui retire la mission.

Comme d'habitude, le sang de Loche sortit rapidement et tourna, tourna. Encore une fois trop. Comme d'habitude, quand il fut rentré chez lui, Ernest bouscula une pile de bordel. Ce soir là, c'est la douze qui s'écroula. Celle des jeux vidéo, la moins stable. Ernest s'était constitué une vague liste du contenu de chaque pile qu'il avait numérotées de un à quatorze. Son problème venait du fait qu'il reposait rarement un objet sur la pile où il l'avait pris. C'est pourquoi il avait obtenu des piles de bordel. Une heure de perdue simplement

parce que le sang lui montait à la tête. Il faudrait qu'il se calme sur la défonce, ça commençait à devenir grave.

J - 3

Le soleil réveilla Ernest qui avait oublié d'allumer le filtre à lumière. Le visage pile ou face rouge et blanc (il dormait sur le côté...), il fuma sa clope en terminant la bronzette derrière la fenêtre. La lettre prévoyait une journée sans accroche, tout ce qu'il y a de plus banal. On verrait bien, il allait encore titiller le destin et il aviserait. Son ventre émit un étrange borborygme. "Quand on a faim, rien ne vaut mieux que du pain !" clamait tout le temps Madoons, la productrice du coin. Une boule lui ferait le plus grand bien. Il s'habilla en hâte et sortit.

Une petite file d'attente emplissait le magasin baigné dans une odeur de pain frais et chaud. Ce fut enfin le tour d'Ernest.

- Bonjour ! commença Madoons, qu'est-ce qu'il te faut aujourd'hui ?

- Boa... Une boule, comme d'hab.

- Voilà. 3 Sneucks s'il te plait.

Elle avait pris la plus grosse du présentoir autoconservant. Ernest la paya, esquissa un sourire qu'elle lui rendit avec plaisir puis sortit tandis qu'elle s'adressait au client suivant. Le pain était le seul aliment naturel que l'on pouvait encore trouver parce que l'on avait pu sauver quelques jeunes pousses de blé. D'après Mamilouk, cette nourriture venait de la Terre, c'était une des rares choses que l'on avait réussie à conserver. Tous les autres aliments que l'on pouvait trouver sur Zirog étaient synthétiques, génétiquement modifiés pour devenir plus

pratiques à manger, plus nourrissants... Ils avaient fini par perdre leur goût et leur forme, tous présentés dans des boîtes ou dans des sachets, sous forme lyophilisée. Cela perturbait beaucoup Ernest.

A peine sorti du magasin, il commença son petit déjeuner. Il repensa à la lettre : elle ne faisait aucune allusion de son passage chez Madoons. Comme quoi elle n'était peut-être pas aussi fiable que ce qu'elle voulait laisser croire. Ernest gardait ainsi un espoir d'en réchapper... Mais ce n'était pas une raison pour se laisser aller, il devait se concentrer au maximum sur sa mission, recentrer ses pensées sur les objectifs du jour et enfouir pendant un moment au moins cette maudite lettre dans le fond de son esprit. Aujourd'hui il devrait mettre le costume et la combinaison de Mamilouk pour aller repérer les lieux de son futur attentat. Rien de bien effrayant finalement, pensait-il en attendant l'ascenseur-fusée.

Une fois le ventre calmé, de retour dans son cabanon, il s'habilla en homme d'affaire. Curieuse sensation... Se mettre à la place de ceux qu'il détroussait allait être une bonne expérience. Il allait pouvoir chercher les failles depuis l'intérieur, pour mieux les exploiter. Il avait décrypté le plan de la Bourse pendant plus d'une heure hier soir, avant de se coucher, en pleine montée de sang de Loche. Le sang de Loche est quelque chose de pervers car il agit comme une bombe à retardement. Pendant longtemps on pense s'être fait avoir. Et puis ça explose. Et alors ça vous prend comme une bête et ça ne vous lâche pas, vous ne comprenez plus rien, vous devenez bon à rien, le cerveau bouillonnant. Un seul effet utile : vous mémorisez tout. Absolument tout ce qui vous passe sous les yeux ou dans le crâne, entre vos deux oreilles. Ernest chantait le matin sous la douche les conversations qu'il avait eues la veille avec Mamilouk. Et c'est pourquoi ce matin, il s'était réveillé en connaissant parfaitement les locaux de la Bourse InterSpatale. Il n'avait plus qu'à les voir en vrai. Il en profiterait pour

chercher les angles morts des caméras au cas où il aurait besoin de disparaître un moment aux yeux du service de sécurité le jour de l'opération.

Ce fut la première fois qu'il se fondit parfaitement dans la foule qui s'engouffrait dans la bouche de métro de Miel Ham Tog. Il ne put évidemment retenir ses mains pendant le trajet jusqu'à Logotham Square et sortit dans le quartier économique avec le contenu de cinq portefeuilles dans la poche. La lettre n'en annonçait que quatre. Pendant un court instant, Ernest aima bien le début de cette journée. Mais il se rappela bien vite que la lettre avait quand même prévu le costume, la combinaison, la pile de bordel numéro douze, ainsi que plusieurs autres détails sur lesquels Ernest n'avait aucune emprise. Il y avait eu par exemple ce clochard qui s'était fait virer de la rame par les passagers parce qu'à leur goût il puait trop, et qui s'était fait ramasser tout de suite après sur le quai à coups de matraque par ces enfoirés de cops. Pour certaines choses, il était impossible de contredire cette maudite lettre et c'était pour un jeune révolutionnaire quelque chose de très enrageant.

Ernest allait maintenant pénétrer dans l'antre du capitalisme qu'il avait si souvent regardée avec haine et mépris. Le garde à l'entrée lui jeta un seul regard qui laissait entendre qu'il pouvait entrer. Ce même garde l'avait viré plus d'une fois des marches où il se reposait de ses allers retours dans le métro. Comme quoi l'habit fait le moine des fois...

Le grand hall de la Bourse résonnait de mille bruits : ici un groupe de costumes noirs riait avant d'aller travailler, là un autre groupe commentait le journal économique du jour. Un minibus frôla Ernest dans un sifflement sourd pour aller prendre un nouveau chargement de ces cochons de capitalistes et les emmener vers les profondeurs du nid. Plus loin s'ouvrait la salle des ventes numéro un, la plus vaste. Chaque jour s'y négociaient plusieurs milliards de Sneucks, aux cris

des deux ou trois centaines de traders qu'elle abritait. Beaucoup de monde s'y pressait, le marché allait ouvrir dans peu de temps. Il y en avait déjà qui gueulaient leurs ordres de dernière minute avant l'ouverture. La fourmilière s'éveillait et émerveillait Ernest. Un monde propre, reluisant était ouvert devant lui. Le sol éclatant de couleurs flattait ses semelles de cuir d'homme d'affaire (celui qui préfère marcher sur du cuir plutôt que du vulgaire caoutchouc) tandis que d'incroyables lustres déversaient leurs douces lumières sur cette autre planète. Il resta un instant circonspect dans ce grand hall plus accueillant qu'il ne l'imaginait. Un costume bleu marine le bouscula. Celui qui le portait stoppa net sa course, se retourna pour s'excuser d'un ton jovial. Le cheveu gras, le visage gras, un regard gras, il déplut d'emblée à Ernest qui avait une sorte de sixième sens pour sentir les gens, sentir ce qu'ils valaient avant même de les connaître. Ce qui tomba plutôt mal car le gros bonhomme, quant à lui, repéra que c'était la première fois qu'Ernest mettait les pieds en ce lieu et se proposa comme guide pour lui faire découvrir la Bourse InterSpatiale tout en entier. Impossible pour Ernest de le décrocher, ce type était aussi collant que de la glu. Il embarqua Ernest dans son grand tour de la Bourse. Monsieur avait tout vu tout entendu, savait tout ce qu'il fallait savoir pour être un bon trader, et patati et patata comme on dit dans ces cas-là. Il réussit à refiler sa carte à Ernest en lui glissant au passage qu'il pourrait le remercier de cette petite visite en concluant une ou plusieurs petites affaires avec lui. Une vraie crapule. Le genre de mec que l'on a envie de gerber dès qu'il prend la parole ; une gueule d'une taille inimaginable, du genre à avoir fait dix fois ce que vous considérez déjà comme un exploit, mensonges en tous genres couronnant le tout.

- Allez, venez, j'vous paye un lyophicafé, dit-il de son habituel ton enjoué, il y a une cafétéria à l'étage au-dessous.

- Euh... Non merci mais je dois... Euh... Comment vous dire cela...

Il leva les yeux au plafond, cherchant vainement les caméras. Par chance, la seule qui était dans le coin lui tournait le dos. Rassuré, il reprit la parole :

- Et bien disons que... Je ne veux pas rester avec vous !

Il lui assena un violent uppercut sous le menton qui l'envoya directement valdinguer contre la porte des escaliers de service. Ça le démangeait depuis trop longtemps.

Au moment où la vie du gros type défilait devant ses yeux, la solide porte anti-feu se rapprochant à très grande vitesse des deux globes oculaires, deux costumes noirs arrivaient de l'autre côté. L'ouverture de la porte, geste si banal avec son grincement qui malmène les restes du samedi soir, mais cette fois-ci la surprise en plus, dégagea une véritable piste d'envol pour leur collègue. L'atterrissage eut lieu une volée de marche plus bas, contre la paroi. Ou presque, Ernest avait tendance à exagérer.

La grosse tête ensanglantée se releva difficilement, le corps essaya de suivre pendant quelques instants, y parvint avec beaucoup de tremblements, le gras peut-être, de ce mec qui se disait si musclé. Les bras ne vinrent en renfort qu'après avoir effectué une dizaine de battements dans le vide, cherchant sans doute à aider leur possesseur par la pâle imitation d'un battement d'aile. Le trader était enfin assis, après tant d'efforts, quand Ernest arriva pour le deuxième round. Il écarta d'abord les deux traders par de vagues explications. Puis une pression sur le bouton vert, une impulsion et il sauta dans les escaliers, atterrit le pied en avant sur le ventre bedonnant et le rejeta à terre. Une pression sur le bouton rouge, lui aussi atterrissait, il attrapa à la volée le portefeuille puis s'enfuit en courant. Il entendit dans sa fuite le gros bonhomme qui l'appelait pour la suite de la visite. "Complètement

barré, celui-là, pensa-t-il. J'l'explose et le bouffon de service, M. Paul Bonobo, 4ème étage sud, section import-export poivre et sel vers les zones de bordures en redemande... Mais si tu savais c'que j'm'en tape de ton putain de poivre et sel ! s'énerva Ernest en dévalant les dernières marches de l'escalier. Pff... Ça soulage. Faudra que je fasse gaffe le jour de l'opération, il serait capable de tout faire foirer. Mais pour le moment, ce barjo va effectivement me payer un lyophicafé."

La cafétéria était tout ce qu'il y a de plus moche aux yeux d'Ernest. Une espèce de décoration de hall de gare la rendait pour le moins repoussante. Les différentes valeurs, sans cesse réactualisées, défilaient sur des écrans télés répartis un peu partout dans la salle. Ainsi même en pause, les traders savaient ce qui se passait, discutaient du marché, de telles ou telles valeurs, ce qui transformait la pause en demi-pause pour Ernest. "Pas très malins ces cochons de capitalistes..."

Il avala un lyophicafé insipide – un véritable jus de chaussette – le plus vite possible pour fuir ce lieu qui l'oppressait presque.

L'infâme boisson lui tordant encore l'estomac, il fila vers les toilettes du rez-de-chaussée. La grille donnant sur la conduite était bien là. Un coup d'œil dans le couloir pour s'assurer que personne ne venait puis il entra. Le trajet qu'il avait à faire n'était pas très long. Il le menait directement sous la salle des ventes numéro un et il eut vite fait de le découvrir et de revenir. La combinaison flottante marchait parfaitement bien, il n'avait pas à se traîner sur le sol et avançait ainsi silencieux dans les courants d'airs. Une sensation bien agréable. Le plus difficile était finalement de sortir de la gaine sans se faire voir : il fallait s'assurer qu'il n'y avait personne dans les toilettes. C'était facile et ça ne lui faisait pas peur, il n'y avait pas de caméra, il n'aurait qu'à cogner si quelqu'un faisait un problème.

Son errance repris alors dans les couloirs de la Bourse. Il tenait à tout

prix à ne pas recroiser ce gros type aux petits yeux aussi bleus que pervers qui, comme pour achever le tableau, semblait sadomaso. Il visita tous les étages dans leurs moindres recoins pour ne pas être surpris le jour de l'opération. Le service d'ordre était présent partout. Chaque étage avait droit à son escouade d'armoires à glace, talkie-walkie à l'oreille. Pour sembler plus naturel, il leur demanda plusieurs fois son chemin après avoir regardé un plan, de manière à se faire envoyer là où il voulait visiter. Aucune issue ne semblait avoir été oubliée. Quand il n'y avait pas de garde, on trouvait aisément deux ou trois caméras cachées dans le coin. Le système de vidéosurveillance était en effet lui aussi très performant, ne laissant que quelques angles morts.

La fermeture des marchés approchait, la fourmilière était au comble de son effervescence. Ernest parvint tant bien que mal à la sortie, ballotté dans le flot tumultueux de costumes noirs courant d'une salle à l'autre. De temps en temps il croisait un tailleur gris. Mais très peu. Le monde de l'enrichissement semblait être celui des hommes, de ceux qui veulent dominer par l'argent de plus en plus amassé. Un monde répugnant.

Ernest retrouva son minuscule appartement avec plaisir. Fini pour aujourd'hui les grands tapis, les hauts plafonds, la puanteur du faux luxe et le lyophicafé dégueulasse – bien qu'un bon lyophicafé reste un breuvage tout juste acceptable. Une bonne douche le tentait mais il se ravisa bien vite à l'idée du trajet dans les égouts. En se changeant il se remémora la lettre. Elle ne faisait aucune allusion à ce type bizarre mais annonçait en revanche qu'il aurait du recevoir une offre d'essai, en vue d'une embauche, dans un haut cabinet de la finance, jugé très réputé d'après ce qu'Ernest avait saisi de conversations entre traders. Encore une fois il avait suivi une route différente de celle qui était annoncée, et cela grâce au gros type.

C'était tant mieux, il n'avait pas envie de finir sa vie dans un cabinet de chiottes.

Il chemina rapidement jusqu'aux égouts de Mamilouk. Le QG était installé dans les anciennes pièces, creusées à même le roc, qui servaient au rangement du matériel pendant la construction du réseau des eaux. Le mouvement des révoltés, emmenés par le vieux, disposait ainsi d'un ensemble de plusieurs salles d'une part, et de deux grands entrepôts d'autre part. Cela générait suffisamment d'espace pour faire tourner une organisation qui avait besoin d'ombre sur ses activités. Il y avait un dortoir, une cuisine et Mamilouk disposait de deux pièces, l'une étant privée ; un des entrepôt était réservé au bricolage en tout genre, de la voiture piégée au poste de radio qui a un faux contact. L'autre servait de réserve. C'était le point vital de l'organisation, là où toutes les ressources étaient rangées. Une équipe de gardes était en permanence postée à l'entrée. Au début de cette installation, on avait eut peur des agents d'entretien. Facilement corrompus, ils ne firent jamais d'embrouilles à Mamilouk et aux siens, préférant toucher leur petite liasse tous les mois. L'arrivée de l'eau téléportée vidait de plus en plus les égouts qui seraient ainsi bientôt inutilisés. Les rondes des agents allaient s'arrêter pour laisser la voie libre au premier venu, flic ou sympathisant. Un danger en plus. Il fallait un succès rapide pour désorganiser le pouvoir en place et créer une faille sous peine d'être très vite trouvé par les cops.

L'agitation régnait ce soir au QG. Dans la salle commune de Mamilouk, on s'attelait à la préparation de l'opération. Ici on parlait de plan, là on discutait les choix de « l'Allemand » en matière de détonateur. Ernest se faufila jusqu'au chef. Celui-ci écoutait un tout petit homme dont la tête était marquée de multiples déformations, vestige désolant d'une irradiation passée, qui lui expliquait que le timing pour le transport de l'équipe était trop serré. Le moindre

imprévu ne pouvait trouver sa place. Mamilouk lui demanda de revoir le calcul pour qu'il y ait une marge d'erreur. Le nain partit en trotinant et le vieux se tourna vers Ernest.

- Comment vas-tu mon garçon ?

- Trop cool Mam' ! J'suis allé à la Bourse avec le costume et la combinaison. Nickel. J'suis rentré sans aucun problème. J'ai vu le conduit où je devrais passer, il y a pas de difficulté. J'ai tourné dans tous les étages et j'ai visualisé tous les lieux.

- Parfait. Suis moi dans ma pièce, on va discuter un moment. Il y a décidément trop de bruit ici. Ce n'est pas rien de préparer une action terroriste, soupira-t-il d'un air fatigué mais sûr de lui. Le vieux entra dans sa pièce privée. Ernest en découvrit l'intérieur pour la première fois. Des articles de journaux. C'est ce qui vous sautait à la figure lorsque vous pénétriez ce lieu, paradis de tout archiviste.

- Je garde tous les articles qui relatent les actions des révolutionnaires depuis que je suis passé de leur côté. Les premiers datent de l'Ancien Temps, quelques années avant le Grand Chaos. Tu as sous les yeux le résultat de presque cent ans de lutte. Je voulais garder une trace de mon combat, de notre combat.

La pièce était entièrement tapissée de pages de journaux découpées, du sol au plafond, tantôt jaunies, tantôt récentes, collées côte à côte, tel un géant patchwork de la Révolution. Ernest restait bloqué devant un article accompagné d'une photo, comme fasciné par la réponse enfin trouvée à la question qui le tirait depuis déjà longtemps : Que s'était-il donc passé ce jour du Grand Chaos ? La photo montrait une sorte de gros champignon, nuageux, énorme, terrifiant. Mamilouk s'approcha.

- Miracle de la bombe H mon garçon, expliqua-t-il.

- Que s'est-il exactement passé ce jour-là ?

- Commençons plutôt par le début. Que se passait-il avant ce

jour-là ? La même chose qu'aujourd'hui : on tentait de faire la révolution. En parallèle à notre combat, les Etats se faisaient la guerre. Un conflit armé à droite, un autre à gauche et tout tournait à peu près. Jusqu'au jour où l'un d'entre eux a fait exploser sa bombe H. C'est cette putain d'explosion sur la photo. Deux semaines plus tard, la Terre n'existait plus, entièrement détruite par les largages successifs de bombes, ripostes et contre ripostes. C'était il y a environ quatre-vingts dix ans. Le Grand Chaos, qu'est-ce que c'est ? C'est le jour où l'homme est devenu fou. Le jour où il a enclenché tout seul son processus d'autodestruction. Très vite on a compris qu'il nous faudrait partir sans traîner. Chaque jour, de plus en plus de vaisseaux décollaient vers la base de recherche installée sur la planète Q790, rebaptisée Zirog, où des travaux d'agrandissement commencèrent immédiatement. Puis la Terre a explosé. On n'était pas tous partis, beaucoup d'entre nous sont morts ce jour là. De vingt-cinq milliards sur Terre à cette époque, on s'est retrouvé moitié moins sur Zirog, avec une grande majorité d'enfants : ils ont été sauvés en priorité, c'est normal, place à la vie. J'ai pu m'en tirer grâce à un ami qui possédait son propre vaisseau pour faire tourner sa petite économie parallèle. On a continué à vivre sur Zirog qui s'est développée pour devenir une ville planète de plusieurs dizaines de milliards d'habitants. Celle que tu connais aujourd'hui. Si l'Ancien Temps était moche, le nouveau l'est aussi. C'est seulement le lieu de notre combat qui a changé.

Un air de nostalgie traversa les yeux vifs du vieux. Il n'avait jamais vraiment expliqué à Ernest ce qui s'était passé. Il n'avait toujours raconté que les anecdotes que le sang de Loche lui faisait revenir. Et si Ernest ne savait rien de tout ce qu'il venait d'entendre, c'était parce que les survivants, une fois tous réunis sur Zirog, décidèrent d'oublier à jamais cette funeste page de leur histoire. On nomma alors le jour de la première bombe le Grand Chaos tout ce qui le précédait devint

l’Ancien Temps. Les jeunes ne connaissaient finalement de leur passé que ce qui ne pouvait être masqué : l’irradiation et ses conséquences. Mais quant au pourquoi du comment...

Ernest était cependant bien plus tracassé par autre chose que ses origines en cet instant privilégié, dans la pièce privée de Mamilouk. Il ne voulait toujours pas lui parler de la lettre. Lorsqu’il parlait en chef, Mamilouk pouvait avoir des réactions qui effrayaient presque le jeune homme. Il lui en parlerait le moment venu. Plus le jour de l’opération approchait, plus Mamilouk devenait pensif, se refermait un peu plus sur lui-même, un peu à la manière du tigre qui se concentre avant de fondre sur sa proie. C’est pourquoi ils parlèrent peu ce soir là, chacun préférant laisser couler ses pensées mêlées de sang de loche.

J - 2

- C'est kaléidoscopique.

- Quoi ? demanda Od.

- Le soleil. A travers mes cheveux. On dirait un kaléidoscope.

Ernest regardait le soleil au travers de ses cheveux qui dépassaient largement en avant de son visage. Voilà maintenant plus de deux bonnes heures qu'Od et lui squattaient un coin de pelouse dans un des rares parcs de Zirog et les deux amis d'enfance étaient devenus deux belles et magnifiques loques, sortes de larves bonnes à rien complètement décérébrées par la douzaine de pipes d'herbe magique qu'ils avaient fumées. Od - Odnolko Vanakelva - avait été le voisin d'Ernest alors que celui-ci habitait encore chez sa mère. Ils se connaissaient depuis assez longtemps pour se sentir comme frères et passaient ainsi ensemble de grands moments où ils refaisaient deux ou trois fois le monde à l'aide de toutes sortes de drogues. Chacun faisait les poches de son côté mais ils avaient tout appris à deux, en s'expliquant les techniques qu'ils possédaient.

Et tous les cinq jours, pas de Bourse, donc pas de cochons de capitalistes donc pas de travail. Ainsi Ernest et Od pouvaient glander en toute tranquillité, cause chômage technique.

- Et c'est quoi un kaléi... truc ?

- Un vieux machin de l'Ancien Temps. Il faut regarder la lumière à travers et on voit plein de formes géométriques. Mamilouk en a un. C'est comme ça que je connais.

- En même temps, on s'en tape. Si la lettre se plante pas, dans deux jours tu seras mort. Alors le kaléidoscotch ou j'sais pas quoi, on s'en fout.

- C'est vrai, mais là, je ne peux rien faire de plus. Je n'aurais la bombe que demain. Et puis, depuis le début, je ne fais rien comme dans la lettre. C'est plutôt un bon signe. Demain, on va corriger ce qui déconne et tout se passera bien.

- Tu veux pas en parler à Mamilouk ?

- J'hésite, je verrais ce soir. J'ai peur de lui en parler : je ne veux pas qu'il me retire l'affaire et j'ai aucune idée de la réaction qu'il aura quand je lui balancerai en pleine figure que sa bombe ne fera pas boum. Toi, tu ne l'as jamais entendu parler en chef de guerre. Moi si. Il fait peur, j'te jure, et mettre en doute ses actions, ça me tente pas trop...

- Debout la racaille ! gueula une voix qui se voulait autoritaire mais qui ressemblait plus à l'aboïement d'un clébard. Et pourtant, l'ordre, aussi impoli fut-il, sortait de la bouche d'un flic, deux mètres en contrebas avec son acolyte. Deux gentils petits flics de base. Rien de bien méchant pour deux jeunes anars comme Ernest et Odnolko.

- Et merde, rumina Od, j'les ai même pas vus venir. On fait quoi ?

- T'en as de bonnes toi ! Comme d'hab mon pote ! On tape, on s'casse ! T'as quand même pas envie de finir chez eux ?

- Allez, on s'bouge les branleurs, nous on a pas que ça à faire. V'nez ici ! Et sortez vos cartes !

En se levant, Od et Ernest se regardèrent. Chacun le sien. Puis courir. La routine. Ernest attaqua le premier. Il sortit sa carte magnétique et fit mine de la tendre. Un bon flic aurait vu le coup venir. Mais la plupart de ceux qui effectuaient les rondes étaient à peine capables de remplir une contravention. C'est pourquoi celui qui à l'instant tendait la main

en direction d'Ernest ne comprit pas d'où arrivait ce coup de poing surpuissant qui l'envoya au tapis. Son collègue, un instant étonné, reçu dans la même incompréhension un coup de pied dans l'estomac, un coup de genou dans le nez puis une manchette derrière la tête. Quand il s'écroula, il n'était plus capable d'appeler des renforts. Od rattrapa Ernest et ils partirent paisiblement. C'était si facile. Mais il ne leur fallait pas trop traîner quand même. Et ils le savaient bien. Les flics avaient des contacts radio réguliers avec leurs supérieurs. S'ils ne répondaient pas, des renforts partaient immédiatement, généralement cinq ou six rouleurs de caisses et dingues de la gâchette qu'il ne fallait jamais croiser. Autant dire tout de suite qu'ils devaient fuir.

- On se retrouve demain chez moi ? proposa Ernest. J'aurais la bombe, tu m'aideras à la bricoler.

- Ça marche. A demain man ! Yo !

- A demain, fais gaffe à toi. Yo !

Ernest regarda Odnolko s'éloigner. Il lui avait affirmé un jour être d'origine est européenne, c'est-à-dire là où les largages et les dégâts avaient été les plus massifs. Sa seule preuve était un semblant d'arbre généalogique qui, pour Ernest, ressemblait bien plus à la page d'une vieille digirevue qui aurait traîné au moins une semaine dans la rue. Il avait eu le malheur d'en faire la réflexion, chose qui déplut beaucoup à son possesseur. On ne touche pas au passé des autres, merde. C'était un petit blond qui semblait porter des vêtements beaucoup trop grands pour lui et qui, lorsqu'il marchait, donnait l'impression d'avoir oublié son squelette chez lui en partant : on aurait dit un pantin complètement désarticulé. Cependant Ernest l'aimait comme ça. C'était "son" Od, celui qu'il avait presque toujours connu. Simplement en le voyant, on ne pouvait découvrir sa plus grande particularité : sa voix. Elle était si grave que lorsqu'on l'entendait parler pour la première fois, on se demandait d'où pouvait bien sortir un son pareil. Un type une fois dans

la rue avait même cru entendre son dieu. D'après un ami médecin, cela devait être dû à la mutation de deux ou trois petits gènes chez les ancêtres de la famille Vanakelva, parmi ceux qui avaient été irradiés après le Grand Chaos. Chose insignifiante finalement, par rapport à ce que devaient endurer d'autres.

Une sirène fit sortir Ernest de ses rêveries. Les cops arrivaient, il devait partir. Il se dirigea vers la bouche de métro la plus proche. En marchant il observait la rue et les gens qui y évoluaient. Ça l'occupait et il aimait cela. Se dire que derrière chaque personne que l'on croise se cache toute une vie, une famille, passionné de fric ou grand looser éternel, et que tout cela nous reste inconnu après s'être simplement vus dans la rue. On croise ainsi tous les jours des dizaines de vies complètement différentes mais toutes nous restent mystérieuses. On ne peut deviner à l'allure d'une jolie fille si elle prendra une douche ou boira un lyophicafé en rentrant chez elle. Ou pire, si elle embrassera son homme... Ernest était comme fasciné, envoûté par la magie de cet inconnu – immense! – qui s'étalait sous ses yeux et restait pourtant insaisissable : à quoi pense ce vieux qui fait pisser son chien ? Où peut bien aller l'homme au sac-à-dos qui traverse là-bas en courant ?

La vie de celui qui y est attentif, s'il est curieux, devient tout de suite beaucoup plus pittoresque. C'était le cas d'Ernest : un simple trajet d'une dizaine de minutes en métro lui donnait beaucoup de fil à retordre. D'abord, observer et chercher tous les détails visibles sur quelqu'un. Puis enchaîner les déductions en restant dans la limite du plausible et en fuyant les préjugés. Tout cet acharnement psychologique pour n'aboutir qu'à de vagues suppositions qui lui permettaient l'assouvissement d'une débordante curiosité. Un passe-temps amusant cependant.

Ernest sortit du métro en se creusant la tête sur un type louche – ça, c'était une chose à peu près habituelle – mais qui portait à la fois

un tee-shirt avec la mention "No kill No war Peace !" et un flingue de gros calibre à la ceinture, caché sous le fameux vêtement. Un détail qui n'avait d'ailleurs pas échappé au regard agile et furtif du jeune Pellican (tout comme la moustache duveteuse de celle qui lui faisait face ainsi que l'intérêt du type louche du fond pour une digirevue complètement débile. Il avait découvert au passage que le métro se remplissait peu à peu de types louches. Ô tempora. Ô mores.). C'était quand même incongru d'être pacifiste et de porter un flingue à la ceinture. Pis un gros truc même.

Sa quête de vérité l'emmena jusque devant la porte de son appartement. En entrant la clé magnétique dans la serrure, la solution au problème s'étala sous ses yeux : ce type avait trouvé soit le flingue soit le tee-shirt. Cependant, un pacifiste qui trouve une arme la jette dans le premier cours d'eau venu. Mais si on imagine un type louche (tss...) qui a un flingue ? Il a peut-être déjà tué, il est moucheté de sang et doit disparaître aux yeux des flics : il trouve un tee-shirt propre, le prend et se fout intégralement de ce qui est écrit devant. Il n'a pas que ça à faire, il a déjà les cops au cul, c'est bien suffisant. Donc ce type dans le métro qui ne pouvait être pacifiste avait sûrement déjà tué. Ou alors, ou alors, il portait ce tee-shirt pour noyer le poisson, faire diversion, et agresser par surprise n'importe qui. CQFD. (Cascade de déductions logiques et plausibles, assouvissement de la débordante curiosité.)

Et s'il avait trouvé les deux ? Le flingue et la Paix ? Et merde... pensa Ernest en se scrutant dans le miroir près de l'entrée-douche-cuisine-salle-à-manger-salon-chambre.

* * *

Hé Mam ! Faut que j'te parle, réussit à lâcher dès le début Ernest, juste après avoir salué le vieux de leur poignée de main spéciale (celle de la crevette : le pouce s'emmêle aux doigts de l'autre main. Très compliqué.). Pendant tout le trajet il avait réfléchi à ce qu'il allait dire – ou ne pas dire – à Mamilouk.

- Qu'y a-t-il mon garçon ? Tu parais soucieux depuis quelques jours. Est-ce enfin venu le temps des explications ?

- Je crois, oui. Y'a quelques jours, j'ai trouvé une lettre dans un portefeuille, à la place des Sneucks. Elle raconte ma vie. Ou plutôt la fin de ma vie, pendant l'attentat qu'on est en train de préparer.

- Qu'est-ce que tu me racontes ? Une lettre en direct-live sur ta mort ?

- Si tu veux, oui.

- Et tous les détails y sont ?

- Oui, du jour où je l'ai trouvée jusqu'à la fin. Mais je peux faire autre chose que ce qu'elle me prédit. Enfin, dans les grandes lignes. Je peux par exemple commencer dès le matin à la contredire en allant ailleurs que l'endroit où elle me décrit. Mais ce qui est étrange, c'est que son auteur a préféré des détails. Si la lettre annonce que je ferai trois porte-monnaie dans le métro – et que je prends ce métro – tu peux être sûr que j'aurai dans ma poche le contenu des trois porte-monnaie à la sortie. Quand je commence à lui donner raison, elle a toujours le dernier mot, même si je peux, comme j't'ai dit, la bluffer de temps en temps dès le début. Un peu comme si elle me disait : "Haha ! Acharne toi à me tromper pauvre mortel, j'aurai de toutes façons le dernier mot...", les détails me rappelant qu'elle est toujours là et que je ne peux la tromper longtemps.

C'était comme ouvrir un robinet : il avait juste fallu à Ernest d'ouvrir la bouche pour faire sortir les premiers mots et tout le reste s'écoulait maintenant tranquillement.

- Comment meures-tu ?

- Quand je mets en marche la bombe, elle ne démarre pas. J'essaie de la bricoler et la protection contre le désamorçage s'enclenche. Tout me pète à la gueule...

- Et tu crois en tout cela Ernest ? demanda Mamilouk qui s'était levé et tournait maintenant en rond dans sa pièce privée. Depuis tous ces jours, tu es donc mort de trouille parce que tu as trouvé un ramassis de feuille de chou de merde que tu sais même pas d'où il vient et qui te fait cogiter au sujet de ma bombe. Viens. Suis-moi, je vais te montrer qui l'a fabriquée cette foutue bombe.

Ernest suivit le vieux jusqu'à l'atelier. Il lui montra de loin un grand blond qui s'affairait autour d'une grosse caisse en bois.

- C'est Herbert von Diediedender. Un dingue de la chimie qui a rejoint notre cause. Et dans notre combat, nous avons souvent recours à divers explosifs. Qui serait de mieux placé qu'un chimiste pour produire diverses bombes ? Il a très vite appris... La démolition et lui, maintenant, ça ne fait plus qu'un. Crois-tu vraiment que sa bombe puisse avoir un problème ?

- ... Non.

A vrai dire, il n'en était pas tout à fait convaincu. Ce type, au patronyme apparemment pluriel et certes très curieux, était donc censé être un king, un as de la démolition. En gros ou en petit, selon le contrat. Et il fait même un devis ! continuait Mamilouk dans son élogieuse présentation. Mais Ernest n'écoutait plus que d'une seule oreille. Mamilouk ne changerait pas d'avis ce soir, c'était sûr, et Ernest ne pouvait donc plus que lui montrer de l'intérêt pour paraître rassuré. Mais l'autre oreille, ainsi libérée, permettait de se plonger dans un cerveau bouillonnant d'idées. Demain, il manipulerait une vraie grosse bombe, montée sur devis par un fortiche Teuton. S'il ne voulait pas réduire en poussière son appartement, ainsi que les autres cages à

lapin qui l'entouraient, il n'aurait pas droit l'erreur. Quelque chose déconnait dans les entrailles de l'engin, Od et lui joueraient donc les réparateurs ni vu ni connu. Mamilouk n'en saurait rien, le savant fou non plus et Ernest aurait la vie sauve. Tout le monde y trouverait finalement son compte.

J - 1

Ernest ouvrit les yeux après une nuit tourmentée. Son avant-dernier jour de vie selon la lettre le préoccupait beaucoup. Il allait bricoler pour la première fois de sa vie une bombe, une sorte de gros truc débordant de fils multicolores et dont les entrailles produisent un spectacle son et lumière pour le moins prodigieux : des clignotements rouges, jaunes ou verts, des petits bips particulièrement stressants... Vu sous cet angle là, finalement rien de bien méchant. Mais les créations du maître artificier Diediedender étaient réputées, au moins dans la bouche de Mamilouk, pour leurs effets terriblement dévastateurs. Enfin, c'est ce qui se disait, Ernest n'avait jamais eu l'occasion de tester cela chez lui. Et il ne se sentait pas spécialement motivé pour essayer aujourd'hui.

Il avait passé sa nuit à ressasser des pensées aussi noires que le lyophicafé qu'il se préparait, machinalement, en cogitant encore et encore. La moindre erreur lui serait fatale. Et si la première erreur était en fin de compte de remettre en cause l'ami Herbert ? Ce type était censé aligner les succès. Pourquoi cette fois-ci se tromperait-il ?

Il décida d'envoyer paître toutes ces pensées qui le mettaient sens dessus dessous et se concentra sur l'observation en alternance de son lyophicafé et de Zirog. Il n'avait plus de clopes et se mit d'abord en recherche de tout brin de biotabac qui pouvait traîner. Une fois que la minuscule cigarette qu'il avait réussie à se confectionner fut allumée et plantée entre ses lèvres, il revint au lyophicafé et à la ville. A cette

heure-là, les deux étaient à peu de choses près de la même couleur, le soleil ne pointait pas encore. Chaque année, le nuage gazeux qui s'était formé au-dessus de Zirog s'épaississait un peu plus.

Dans les premiers temps de la colonie, on brûlait la terre, très bon combustible, pour produire de l'énergie. Cela dégageait beaucoup de fumée mais on n'y prêta pas attention. Très vite un nuage gazeux s'installa dans le ciel de Zirog, piégeant ainsi tous les nouveaux gaz produits. Cette sorte de bulle retenait aussi la chaleur, ce qui causait des températures extrêmement élevées en journée. Aujourd'hui on maîtrisait la fission à froid mais ce type de production d'énergie était encore mal accepté, trop de souvenirs du Grand Chaos subsistaient dans beaucoup de mémoires. On ne voulait plus toucher à ça. Alors on continuait à polluer et à se plaindre du soleil qui se levait de plus en plus tard : les gaz devaient chauffer avant de laisser passer la lumière tandis que les températures au sol devenaient vraiment excessives.

On parlait déjà de la colonisation d'Europe, satellite naturel de Jupiter. Ces projets étaient surtout justifiés par des dirigeants désireux de cacher leur mauvaise gestion de Zirog comme une volonté de revenir dans le système solaire d'origine. De loin, Europe était une grosse boule de glace qui tournait autour de l'énorme boule de gaz nommée Jupiter. Mais l'envoi récent de sondes avait mis en évidence l'existence d'eau liquide sous cette croûte, ainsi que la présence d'une activité géothermique. Ernest ne comprenait pas grand chose à tout cela, et il n'avait retenu qu'une seule chose : pour la plupart des exobiologistes, la présence simultanée d'eau liquide et de cette activité thermique laissait penser que la vie existait sous cette enveloppe de glace. On préparait d'ailleurs activement une mission habitée en vue d'établir un contact avec ce nouveau type de vie. Tout le monde espérait qu'elle ne se résoudrait pas à celle que l'on avait trouvée sur Zirog, c'est-à-dire une petite dizaine d'insectes différents, tous les plus répugnants les uns

que les autres. Mais les colons n'avaient pas été gênés très longtemps, les insectes n'ayant pas réussi à s'adapter aux fumées nocives. L'existence dans le futur ne semblait pas si moche finalement... Oui mais pense un peu à ce qu'en feront ces fumiers de cochons de capitalistes ! se rappela à l'ordre Ernest. T'as une mission mon coco, faut pas t'laisser aller !... Arrête de rêvasser sur ces conneries de recherches scientifiques. Ceux qui sont là-bas maintenant seront les super puissants demain. Fout le bordel ! Fait tout péter !

La voix caverneuse d'Odnolko dans l'interphone l'apaisa. Toujours à l'heure celui-là. Même un poil en avance. Hallucinant.

- T'es complètement incroyable mon pote, t'arrive encore à être à l'heure alors que tu dois te taper les pires lignes de métro... Vas-y monte, j'te désactive le verrouillage magnétique, gueula Ernest dans l'interphone.

Gueuler était le seul moyen de se faire entendre car il fallait, en plus d'être audible, couvrir toutes les interférences et tous les grésillements que la machine prenait plaisir à produire. Alors Ernest gueulait, et ce au grand dam du voisin de droite qui à chaque fois gueulait en réponse qu'on n'avait pas à déranger ses voisins pour ça, qu'Ernest devait appeler le technorépareur et que tout irait mieux ainsi. Mais appeler le technorépareur signifiait devoir déboursier plusieurs centaines de Sneucks, sans compter le prix des pièces à changer. Et Ernest ne pouvait se permettre cette folie. S'il n'était pas content, le bougon voisin n'avait qu'à payer. On était aux basses classes, merde à la fin.

Le tonnerre sembla s'abattre sur la porte. C'était Od qui tambourinait, comme à son habitude pour se présenter chez Ernest, avec l'espoir de le sortir de son état de léthargie avancé. Il est vrai que lorsqu'il était seul chez lui, Ernest avait souvent une pipe d'herbe magique à la main. Mais quand même pas à cette heure là et c'est pourquoi il ouvrit quasi immédiatement alors que le voisin de droite, après un tel vacarme,

devait frôler la rupture d'anévrisme.

- Ben toi aussi t'es incroyable, t'arrives à m'ouvrir la porte de plus en plus vite ! Bientôt tu l'auras ouverte avant même que j'arrive ! s'esclaffa Odnolko en guise de bonjour.

- Mouais... On est tous les deux des êtres incroyables. La classe intersidérale quoi... La bombe n'arrivera que dans un bon moment. Ça nous laisse bien le temps de fumer une petite pipe, non ?

- Ben je crois qu'on va être obligé... On a presque deux heures à attendre, on n'a même pas le choix. Mais d'abord tu me relis le passage qui parle de la bombe. Je ne me souviens pas de tout.

- Bonne idée, on se remet tout en tête avant de se la vider. C'est pas con ça.

La pile numéro deux, près de l'entrée à droite, vacilla follement quand Ernest la bouscula en prenant la mystique missive posée à son sommet. Défiant toutes les lois ou presque de la physique, elle se maintint debout, gardant ainsi toute sa dignité de pile de bordel qui se respecte. Cet amour-propre soulagea Ernest du grand poids qu'aurait pu être sa reconstruction.

- Tes oreilles sont bien ouvertes ?

- Ah, c'est vrai, j'avais oublié que je pouvais le fermer...

- Très drôle, accroche toi : " *Ernest regarda au travers de la grille. La vue se résumait à deux pieds, du 41 ou 42 peut-être. Rien de bien excitant. Il sortit la bombe du sac et la posa le plus silencieusement possible sur le rebord près de l'ouverture. Il regarda sa montre. Il lui restait un peu de temps qu'il mit à profit en se remémorant les paroles de Mamilouk. Il devait décapsuler les deux boutons (un jaune et un rouge) puis mettre sous tension avec l'interrupteur. Il devait alors enclencher le bouton rouge puis le bouton jaune. Le moment venu, il fit sauter les deux capsules, appuya sur l'interrupteur, puis sur le rouge puis le jaune. Rien ne se passa.*

Cette bombe ne marchait pas. Ou alors elle était d'un autre genre, sans bips ni petites lumières.

Ernest jeta un coup d'œil à sa montre. Il était déjà sorti du planning. A lui d'improviser. Il attrapa quelques outils dans son sac et s'affaira autour de la bombe, cherchant par où il devait commencer à la désosser. Il savait qu'il finirait bien par trouver. Son espoir fut récompensé puisqu'il découvrit rapidement les vis interdisant l'ouverture du boîtier. Il commençait tout juste d'en dévisser une quand un écran sortit des entrailles de la bête. La tête de Diediedender apparut.

- Ponchour. Che zuis le créateur de ce magnifiqueuh engin. Foyez-fous, che n'aime pas trop que l'on mette le nez dans mes affaires.

Sa voix, qu'Ernest ne connaissait pas, allait cependant parfaitement avec son image. On sentait bien les origines de ce dingue en l'entendant parler.

- Fous afez tenté d'oufrir ma petite création, zûrement pour l'arrêter. Sachez que ce n'est pas de mon goût. Fous afez cinq zecondes...

Non ! cria Ernest en se jetant vers l'ouverture du conduit d'aération, poussé par une sorte d'énergie du désespoir. Trop tôt, trop tôt... Ne pas mourir maintenant... Puis comme prévu la bombe fit son petit effet. La vie d'Ernest Pellican se termine ici, à Logotham Square. Éparpillé aux quatre coins de la place, avec les restes de ces cochons de capitalistes."

Ce n'est qu'au bout d'un long moment qu'Odnolko réussit enfin à ouvrir la bouche :

- Hé ben... Ça fait toujours froid dans le dos. C'est la fin de la lettre ?

- Oui. Je suis éparpillé sur Logotham Square, au milieu de tous

les porcs. Faut faire quelque chose.

- Ça s'impose. Mais pour le moment. Attrape ça.

Il lui tendait une pipe d'herbe magique déjà allumée qu'il avait préparée pendant qu'Ernest lisait. Ce dernier lâcha la lettre et s'écroula dans son lit. C'était comme s'il sentait le temps accélérer, le Jour-j approchant ainsi de plus en plus rapidement. Et la bombe qui n'allait pas tarder. Vite, fumer. Oublier l'espace d'une bouffée.

Une question qu'il ne s'était encore jamais posé lui vint à l'esprit. Qui avait bien pu écrire cette lettre ? Et comment avait fait cette personne pour la placer de manière à ce qu'il la trouve ? Le stress des événements avait totalement occulté ces aspects-là du problème. Peut-être parce qu'en soi ils n'apportaient pas de solution. Il porta autant qu'il le pu son attention sur les muscles de sa bouche pour faire part de ses réflexions à Od quand on frappa doucement trois petits coups à la porte.

- Ancien Temps, dit une voix relevant le défi d'être à la fois basse et audible à travers l'obstacle.

- Grand Chaos, répondit Ernest qui s'était approché. Il ouvrit alors la porte pour laisser passer deux hommes de Mamilouk. L'un d'eux portait un gros sac à dos, l'autre était armé de gros fusil mitrailleur.

- Vous êtes passé par les égouts ?

- Ouai ! dit l'un des deux hommes. Même que vous vous souviendrez de notre passage... Voilà ce dont tu auras besoin demain. Ne passe pas au QG ce soir, Mamilouk pense qu'il est surveillé. Bonne chance mec ! Yo !

- Euh... Ben yo !

Il referma la porte sur leur odeur le plus vite possible. C'était à se demander pourquoi les égouts puaien encore autant alors qu'ils n'étaient plus utilisés.

Ernest ouvrit le sac. La bombe était là. Devant lui, sereine avant l'éruption. Ils devaient maintenant passer à l'action.

Ils déposèrent délicatement le monstre endormi sur la petite table d'Ernest. La lettre ne permettait pas de savoir d'où venait la panne. Ils avaient décidé qu'ils ouvriraient la bombe et qu'ils verraient bien une fois à l'intérieur. Chaque chose en son temps. Leurs réflexions leur avaient permis de supposer que l'interrupteur n'étant pas enclenché, la sécurité ne serait pas activée.

Chacun armé d'un tournevis, ils ôtèrent donc la carrosserie de l'engin. Ils étaient toujours vivants ! Ce qui était décevant, c'est que ce n'était pas le plus dur qu'ils avaient fait. Ils observèrent alors attentivement les composants, les fils, les petites lumières. La solution ne sautait pas aux yeux. C'est en tout cas ce que se disait Ernest quand Odnolko s'exclama :

- Hé mec, viens voir ! Je crois qu'y a un fil qui a fondu. Ça a du lâcher quand l'autre l'a testée.

- Bien vu ! Bon, ben y'a plus qu'à, lui répondit Ernest qui s'était placé dans son dos après avoir contourné la table en esquivant de justesse la pile de bordel numéro trois. Il se retourna et attrapa dans leur petit nécessaire de bricolage un morceau de fil qui leur permettait d'habitude de désactiver les verrous magnétiques des immeubles. Ça ferait l'affaire. Odnolko s'occupait déjà de dessouder l'ancien fil. Ce serait vite vu. Ernest espérait que c'était bien la seule panne. C'est vrai, il pouvait très bien y avoir un autre problème dans les entrailles de cet engin de mort.

Ils posèrent le nouveau fil, rhabillèrent la bombe puis se laissèrent tomber par terre. Ils avaient a priori réussi. En tout cas, le petit écran n'avait pas pointé le bout de son nez pendant toute l'opération. La sécurité ne marchait donc bien que lorsque la bombe était sous tension.

Le soleil frappait fort aujourd'hui sur la fenêtre et Ernest dut allumer le filtre à lumière. Puis, dans la pénombre, les pipes d'herbe magique s'enchaînèrent à une cadence folle. Selon Ernest tout du moins puisque Odnolko depuis déjà un bout de temps fermait les yeux et ne s'intéressait même plus à ce qu'il portait à sa bouche. Et ce type-là se permettait de le traiter de "loque quasi-permanente". Il aurait dû se voir.

Leurs sujets de discussion étaient ceux que l'on pouvait entendre dans n'importe quel lieu de défonce : les cochons et la révolution. Ils refaisaient le monde, une fois de plus, avachis autant qu'ils le pouvaient sur le lit d'Ernest. Et le reste de la journée défila ainsi, rythmée par les pipes et les bruits du dehors qui variaient en fonction de l'intensité du trafic. Seule la faim les fit sortir de leur torpeur et ils décidèrent de descendre dans les étages inférieurs pour manger un morceau, Ernest n'ayant plus que deux tubes de viande liquide au fin fond de son placard. La viande liquide était devenue le moyen le moins coûteux de s'alimenter en protéines du simple fait que les mammifères terriens n'avaient pu, à de très rares exceptions dont celle de l'homme, s'adapter à Zirop et ses fumées. On avait alors synthétisé tous les composants utiles de la viande ainsi que les arômes principaux et conditionné le tout sous forme de doses en tube. De rares privilégiés, les plus riches évidemment, connaissaient encore le plaisir d'un vrai steak. Les autres devaient se contenter de prendre leurs apports quotidiens et nécessaires en protéines en avalant le liquide rougeâtre. Cependant, lorsqu'on était dans l'état des deux compères, avaler ce liquide devenait une épreuve presque insurmontable tant il prenait un goût immonde à cause des restes d'herbes magique.

- Bon, qu'est-ce qu'on bouffe alors ? demanda Ernest une fois qu'ils furent au centième étage, composé uniquement de magasins et de restaurants. Les grilles des premiers se baissaient, les seconds se remplissaient doucement. Ils optèrent après une longue discussion animée et coupée de fou rire (de malheureux restes de pipe...) pour un stand qui vendait des plats simples et à emporter. Ernest et Od pourraient ainsi rentrer pour manger et continuer à faire danser la samba à leurs joyeux petits neurones. Ils éviteraient donc une sale période de descente où mine de rien il valait mieux ne pas être en public. Comme pour toutes les drogues, l'herbe magique laissait des traces qui mettaient du temps à s'effacer, des traces qui tapaient à l'intérieur du crâne et mettaient sur les nerfs.

Ernest se décida pour une espèce de salade composée tandis qu'Odnolko choisit une soupe synthénat (on appelait ainsi tous les aliments déjà pas très naturels que les chercheurs traficotaient encore un peu plus pour les rendre soi-disant meilleurs). La soupe était censée être enrichie de toute une ribambelle de vitamines, dégraissée, mais elle s'avéra finalement (et simplement) sans goût.

Il y avait beaucoup d'animation au centième étage le soir. On y trouvait des gens de venant de toute la tour, du plus riche au plus pauvre. Evidemment on trouvait plus de riches que de pauvres, les premiers ayant des sneucks à dépenser ; les basses classes cherchant pour leur part juste de quoi calmer leur ventre.

C'était le cas des deux jeunes qui filaient déjà vers les ascenseurs et le semblant de calme et de tranquillité du minuscule appartement tandis que d'autres s'apprêtaient à passer la soirée dans un quelconque night-club de la tour (qui en comptait quatre en tout).

- Qu'est-ce que la lettre te prévoyait pour aujourd'hui ? demanda Od alors qu'ils arrivaient dans le couloir.

- Bof, si y'a un jour pour lequel elle ne se mouille vraiment

pas, c'est bien celui-la. Si peu que ce qu'elle raconte est à peu près arrivé : selon elle, je devais passer la journée à attendre, n'ayant rien d'autre à faire. Et aussi recevoir la visite d'une personne proche.

- Pff... Facile.

- Alors c'est vous les deux gêneurs d'à côté ! les surprit le voisin d'Ernest, celui qui avait une trop forte tendance au stress de la vie collective. Si je vous entends encore, ne serait-ce qu'une seule fois, vous aurez les cops sur le dos pour le restant de vos jours. Croyez-moi !

- Vingt-deux ! annonça joyeusement Ernest.

- Nan, tu te plantes, tu oublies toujours la première fois. Ça fait vingt-trois fois qu'il nous menace ce porc, pas vingt-deux, répondit Od. Vieux con ! lâcha-t-il alors qu'il lui passait devant pour entrer chez Ernest. Tu crois qu'il mettra enfin un jour ses menaces à exécution ?

- Aucune idée. La première fois remonte à si longtemps... Je me demande pourquoi ce type vit ici si il a horreur de tout ce boucan. On est aux basses classes, merde. Y'a des jours où je voudrais lui faire rentrer ça dans le crâne à coup de lattes. Il fait même chier les gamins, t'imagines ?

Ernest ralluma la pipe qu'il avait laissée en partant puis conclut :

- Demain sera un jour nouveau.

C'était quand même dingue de voir à quel point l'herbe magique pouvait rendre philosophe. Surtout lorsqu'on en abusait.

Jour – J

Ernest ouvrit les yeux tôt avant la sonnerie du réveil des citoyens de basse classe. Déjà qu'elle le sortait à chaque fois de son lit beaucoup trop tôt à son goût, s'il se réveillait avant, alors c'était la fin de tout. Enfin, c'est ce qu'il se disait, plein de noires et sombres pensées, en se préparant un lyophicafé. Il se sentait dans un état étrange. Il avait l'impression qu'il faisait chacun de ses gestes habituels pour la dernière fois. Mettre une dose de café dans la machine. Laver rapidement une tasse de la pile de vaisselle sale et la poser dans la machine avant que le liquide ne coule. Se préparer une clope en attendant. Regarder Zirog, ensuite, une fois la café et la clope prêts. C'était comme s'il voulait que le temps s'arrête, là, dans la pénombre encore fraîche de l'appartement. Le jour allait bientôt se lever et son arrivée foutait la trouille à Ernest. Il voulait rester dans son cocon, avec ces gestes connus et répétés, plutôt que de partir avec une bombe dans le dos pour une mission qui s'annonçait de mauvais augure. Cela constituait après tout une position des plus justifiables. Mais Ernest ne voulait pas non plus décevoir Mamilouk. Il avait été choisi et il ferait sa part. Quitte à mourir. Il fallait savoir passer à l'action de temps en temps, sinon on ne pouvait se permettre de râler à tout bout de champ, et même si cette action devait être à la fois la première et la dernière.

Ces pensées le remontèrent. Il allait simplement faire son taf.

Mamilouk, ce vieux devenu un père, attendait un résultat de sa part et il allait, il voulait, lui donner satisfaction.

Il laissa glisser ses yeux sur le petit appartement. Il avait dit hier à Odnolko de prendre la boîte en carton de la pile de bordel numéro quatre s'il y restait, la boîte qui contenait le butin de ses journées et la trop fameuse lettre. Le reste d'après lui n'avait aucune valeur. Ce n'était peut-être pas faux malgré le capharnaüm qu'était l'appartement. On pouvait trouver de tout dans les différentes piles qui jonchaient le sol. Od avait accepté de mauvaise fois. Plein d'espoir (ce truc qui fait vivre), il voulait y croire jusqu'au bout. Quitte à être déçu un peu plus encore en cas d'échec.

Le fond de la tasse approchait, l'heure avançait drôlement vite et il devait laisser tomber ses pensées et sa mélancolie avec la poussière qui voletait dans des raies de lumière pour se préparer. Pas de temps à perdre. La tasse sur la pile de vaisselle sale, la clope sur la moquette, pour une dernière fois peut-être, il se coula dans la combinaison flottante. Même si elle tenait un peu chaud, c'était agréable à porter. Il appuya sur le bouton vert et flotta instantanément. Il s'amusa ensuite à passer le costume, voltigeant comme un papillon, un truc de l'Ancien Temps dont Mamilouk lui avait parlé. Fin prêt, il appuya sur le bouton rouge. Retour à la réalité, le seul moment de joie de la matinée pris fin.

La technologie de cette combinaison devait être des plus avancées pour produire un tel effet. Ernest en tout cas en était persuadé. Il attrapa ensuite le sac qui contenait la bombe, le jeta sur son dos, réalisant seulement après que c'était une bombe qu'il secouait comme son linge sale. Un frisson lui parcourut l'échine. Où avait-il donc la tête ? Il prit la mallette d'homme d'affaire sans grande conviction, apeuré par ses propres agissements.

Et voilà, la mission pouvait commencer. Les cinq jours étaient définitivement passés, Ernest avait fait ce qu'il avait pu pour contrecarrer la lettre. La dernière manche, celle qui allait être décisive, devait se enfin se jouer.

La fin de l'attente pour Ernest se traduisait concrètement par réussir à ouvrir la porte de son appartement en rejetant le stress qui l'obsédait. Il ne pouvait empêcher une petite voix venant tout droit de son inconscient de lui murmurer à l'oreille que, puisqu'il avait corrigé le problème de la bombe et que la lettre aurait de toute manière raison à la fin, tout pouvait arriver en dehors de ce moment fatidique. Le doigt tout près du lecteur d'empreintes digitales, tremblant, il cogitait. Si à chaque obstacle qu'il rencontrerait il devait passer tout ce temps à se rassurer, alors la bombe exploserait une fois la Bourse vidée de ses occupants, la nuit ayant montré la voie à suivre. Il secoua la tête et se lança. Personne dans le couloir. Il fallait qu'il rejoigne une zone de sa tour où moins de monde passait pour emprunter discrètement un ascenseur-fusée. Celui-ci le descendrait tranquillement au sous-sol où il rejoindrait les égouts. Facile. C'était le même trajet que pour aller chez Mamilouk. A l'heure où Ernest passait, tout était calme. Les grands mouvements du matin étaient terminés et ceux du milieu de la journée étaient encore loin de commencer. Personne dans le hall des ascenseurs. Ernest appuya sur la commande puis attendit. Il sentait l'anxiété monter. Il ne se reconnaissait pas, lui, la tête brûlée que rien ou presque n'arrêtait. Pourquoi attendre un ascenseur le rendait aussi nerveux et prenait de telles dimensions ? Parce qu'il avait une bombe dans le dos ? Parce qu'il voulait faire ses preuves envers Mamilouk ? Parce que la lettre ? Parce que. Parce que. Parce que.

Et la cabine de l'ascenseur, enfin arrivée, s'ouvrit avec son " ding " habituel. Le sursaut d'Ernest, lui, ne l'était pas.

Il décida alors de foutre un bon coup de pied au cul à son anxiété, ses

tremblements et ses arrières pensées morbides puis sauta dans l'appareil et l'envoya tout droit vers les profondeurs de sa tour. Il y avait cinq sous-sols qui servaient de parkings pour les speeders. Une rampe d'envol était aménagée de manière à faire sortir les engins, bien que peu bruyants, le plus loin et le plus haut possible de la tour, et ce pour préserver le calme des riches. Au dernier sous-sol se trouvait la fameuse bouche d'égout qui depuis tant d'années déjà permettait à Ernest de rejoindre Mamilouk. Cette fois, lorsqu'il fut dans le conduit, c'est vers la droite qu'il se dirigea. Il ne lui restait plus alors qu'à cheminer pendant un bon moment dans le boyau puant et répugnant. Il lui suffisait d'aller tout droit pour atteindre la Bourse, ce qu'il fit en courant presque tout le temps. Il avait pensé à l'odeur et ne voulait pas se faire repérer à cause de cela une fois arrivé. Oui, bien sûr, Mamilouk aurait pu lui fournir un costume taillé dans ces matières nouvelles qui ne se lavaient pas puisqu'elles ne se salissaient pas. Mais ça coûtait horriblement cher. Ernest était calé en mode depuis son fructueux passage par la galerie commerciale proche de la Bourse. Cependant, cette nouvelle connaissance lui était strictement inutile, lui, citoyen de basse classe. Il avait simplement retenu ce qu'il avait vu en flânant et en déboursant les vieilles bourges mais savait déjà pertinemment que toutes ces choses ne lui appartiendraient jamais. Cela tombait bien se disait-il, en arrivant sous la plaque d'égout de la bourse, il n'avait pas envie de porter des fringues de cochon. Il préférait largement ses treillis, ses vestes de surplus de l'armée et son éternelle casquette.

Il se reprit. Il devait garder son sérieux pendant l'opération plutôt que de dissenter sur la dernière connerie à la mode. Il souleva la plaque de quelques centimètres et jeta un coup d'œil dans le parking qui comme prévu était désert. Une pression sur le bouton vert et il s'éjecta silencieusement dans le dernier sous-sol. Quelques gouttes de sueur

perlaient sur son front et les lanières du sac à dos commençaient leur lente pénétration dans la chair de ses épaules. C'est qu'il était lourd cet engin de révolution! La chance avait simplifié les choses pour la mise au point de l'opération puisque les cochons de capitalistes s'étaient crus trop malins pour devoir mettre des caméras dans les sous-sols qui étaient uniquement destinés aux traders. Et comme l'entrée était contrôlée et que l'on devait montrer patte blanche, le risque n'avait pas été évident. Et pourtant...

Et pourtant c'est de là qu'allait venir leur fin. Ernest se dirigea en vitesse vers la cage d'escalier. Il ne tenait pas, malgré son costume, à croiser un trader avec qui il devrait forcément parler. La sueur perlait, perlait. Le coup de pied au cul aux arrière-pensées morbides de tout à l'heure n'avait pas du être assez fort. Il choisit d'en mettre un second, plus puissant avec double ration de motivation. Ernest trouvait que c'était le bon remède jusqu'à ce qu'il arrive au rez-de-chaussée où brusquement les pensées moribondes firent un come-back fracassant. La sueur se transforma en pluie fine et ses genoux prirent d'eux-mêmes l'initiative de mimer le tonnerre. Il devait se reprendre, coûte que coûte. Là, dans les toilettes ou ailleurs, il était le bombeur et c'était lui et lui seul qui s'en sortirait. Et la lettre... Voilà la donnée qui bouleversait tout. Ernest puisa au plus profond de lui-même et la brûla mentalement. La séance de bricolage avec Odnolko ne pouvait que porter ses fruits et il s'en sortirait. Du moins, il faisait tout pour s'en convaincre.

Il se dirigeait vers le conduit d'aération lorsque la porte des toilettes s'ouvrit. Et la pire chose qui pouvait lui arriver, qu'il avait tant redouté, arriva : Paul Bonobo en personne venait faire sa petite commission du matin, sûrement après avoir avalé un de ces infâmes cafés qu'ils servaient à la cafétéria. La surprise et l'étonnement

effleurèrent une seconde son visage puis une colère de basse qualité prit le dessus. C'était un faible. Malgré ce qu'il voulait laisser croire, c'était un faible.

- Mais... C'est vous qui...

Il ne put finir sa phrase puisque sa bouche ainsi que le reste de son visage, déjà pansé et tuméfié, heurtaient une des pissotières avec une violence telle qu'un morceau s'en détacha. Il ne bougeait plus. La météo chez Ernest se dégrada de nouveau. Puis il y eut une accalmie : il s'obligeait à réfléchir et trouva enfin une solution. Il attrapa le gros corps par les pieds et le traîna jusqu'aux toilettes du fond. Il entra avec cet imbécile de trader et ferma à clé derrière lui. Là, il assit le corps grasseyé sur la cuvette, appuya sur le bouton vert et sortit par-dessus la porte. L'orage avait bel et bien éclaté. Ernest s'épongea alors rapidement le visage puis reprit sa mission.

Il plongea littéralement dans le conduit d'aération, dans un flot d'air frais qui lui fit un bien fou. Le bouton vert puis une fois à gauche et deux fois à droite. Ça il pouvait encore le faire. Il flotta aussi vite qu'il pouvait : le gros l'avait sûrement mis en retard, Mamilouk risquait de s'inquiéter.

Il atteignit enfin le lieu qui depuis cinq jours l'obsédait. Il regarda au travers de la grille. La vue se résumait à deux pieds, du 41 ou 42 peut-être. Rien de bien excitant. Il sortit la bombe du sac et la posa le plus silencieusement possible sur le rebord près de l'ouverture. Il regarda sa montre. Il lui restait un peu de temps qu'il mit à profit en se remémorant les paroles de Mamilouk. Il devait décapsuler les deux boutons (un jaune et un rouge) puis mettre sous tension avec l'interrupteur. Il devait alors enclencher le bouton rouge puis le bouton jaune. Le moment venu, il fit sauter les deux capsules, appuya sur l'interrupteur, puis sur le rouge puis le jaune. Des chiffres rouges défilèrent soudainement sur un petit écran, sous les yeux ébahis

d'Ernest. Ils avaient réussi! Les deux minutes allaient être décomptées, comme prévu.

Fou de joie, il fit demi-tour et chemina dans les conduits encore plus vite qu'à l'aller. Dans les toilettes il vérifia que le gros imbécile n'avait pas bougé, non, c'était bon. Il devait être assommé pour un bon moment encore. La peur décuple les forces, Ernest le savait bien. Il avait souvent eu à lui faire face et à chaque fois il avait agi comme il ne l'aurait jamais fait autrement. Il sortit des toilettes aussi naturellement que possible. Son objectif était maintenant les portes de l'entrée principale. Bien sûr, repartir par les égouts aurait été la meilleure solution mais cela ne lui laissait pas le temps d'être assez loin du bâtiment lorsqu'il volerait en éclats. D'un pas qu'il cherchait à contrôler, Ernest marchait à contre courant dans un flux continu de costumes gris ou noirs qui se dirigeaient vers la grande salle de conférence. La bombe était prévue pour la deuxième partie du spectacle, juste après l'entracte.

Ernest se retenait de ne pas courir. Il devait sans cesse contrôler son pas qui de lui-même se faisait de plus en plus pressant. Les portes étaient enfin en vue. Il allait s'en sortir! Sa main gauche écrasait la poignée de sa mallette à tel point que des pointes de douleur fusaient jusqu'à son coude. Le hall d'entrée était vide ou presque, tout le monde était retourné au spectacle. Deux ou trois vigiles discutaient non loin d'Ernest qui leur adressa un bref sourire, comme les habitués du coin devaient en faire. Quatre autres contrôlaient les entrées et les sorties. Cela n'effrayait pas Ernest qui se souvenait de la première fois où il était venu : le vigile l'avait à peine regardé avant de le laisser pénétrer dans la porcherie. Personne ne sortait. L'un des vigiles observa longtemps Ernest puis sembla regarder dans le vague. Il devait sûrement consulter des fichiers sur ses lunettes à écran intégré. Il s'avança.

- Hep, vous là!

Ernest était à trois pas de la porte. Il tourna la tête vers le vigile qui, de près, avait l'air moins commode que de loin.

- Je ne vous ai pas vu entrer tout à l'heure. Je peux voir votre carte s'il vous plaît?

Comment ce type qui voyait défiler autant de monde en peu de temps pouvait savoir qui il n'avait pas vu entrer? Les caméras. Voilà les fichiers qu'il consultait avant de s'avancer... Il avait d'abord fixé Ernest pour avoir une bonne image de son visage qu'il avait ensuite recherchée sur les images de la matinée.

- Je l'ai oubliée, c'est pour ça que je repars, on ne me laisse pas entrer dans la salle de conférence. Et si vous ne m'avez pas vu entrer ce matin, c'est parce que je suis venu avec quelqu'un en speeder. Je suis donc passé par le garage.

Bien joué ! se félicita-t-il mentalement. Trois pas et il serait dehors. La bouche de métro n'était pas loin, il avait encore le temps de s'en sortir. Mais ce n'était apparemment pas du goût du vigile qui lui agrippa le bras et le tira vers le bureau de la sécurité.

- Je ne suis pas convaincu. Venez avec moi, on va vous chercher dans nos fichiers. Gare à vous si l'on ne vous y trouve pas... On m'a de plus signalé un vol avec violence et il me semble que vous correspondez au portrait robot dont nous disposons. Nous vérifierons cela aussi à mon bureau.

Ernest résista à la traction, se débattit et couru vers la sortie. Trois autres vigiles sortis de nulle part s'interposèrent. La bombe allait exploser! Pas maintenant, pas maintenant se répétait Ernest. Il ne savait plus que faire. Le temps passait, passait inexorablement et le rapprochait chaque fois un peu plus de ce qu'il redoutait. Il tenta le tout pour le tout et se jeta de toutes ses forces vers la porte, dans les vigiles. Les hommes de la sécurité le repoussèrent si fort qu'il vola sur

deux ou trois mètres puis atterrit lourdement sur le carrelage. Sa tête lui faisait horriblement mal. Il réussit, pendant que les vigiles le relevaient pour l'emmener dans leur bureau, à regarder sa montre. Plus que dix secondes.

- Non!! cria Ernest aussi fort qu'il put. Mais cela ne servirait à rien, il le savait bien. La lettre avait toujours raison, quoi qu'il y fasse, quoi qu'il y change.

La vie d'Ernest Pellican se termine ici, à Logotham Square. Eparpillé aux quatre coins de la place, avec les restes de ces cochons de capitalistes.

Epilogue

Mamilouk fumait, une longue pipe au coin des lèvres et les yeux rivés sur les écrans de contrôle. C'est la seule chose qu'il pouvait encore faire. Il aurait tellement voulu aller sortir le p'tit gars de la merde où il surnageait peut-être à cause d'une maudite lettre. Il avait bien une trentaine d'hommes rompus au combat qui attendaient à deux blocs de la Bourse le feu vert de leur chef. Mais que faire... Avec tous ces cochons à l'intérieur en pleine séance d'abreuvement collectif, la sécurité serait certainement sur ses gardes. Des renforts étaient sûrement déjà en veille, prêts à intervenir sur les premiers manifestants venus.

Le vieux donna alors sur un coup de tête l'ordre aux équipes d'avancer et de se préparer à donner l'assaut.

Il faudrait être rapide, très rapide, un des écrans venait d'afficher cruellement le petit chiffre "un" annonçant un compte à rebours stressant que la machine se devait d'agrémenter de bips qu'elle seule savait faire. Il ordonna aux deux équipes d'entrer dans la Bourse et de désamorcer temporairement la bombe. La première tiendrait la porte tandis que la seconde s'y enfoncerait. Tous savaient le défi que cela représentait mais tous étaient des guerriers très expérimentés que ce genre de chose faisait bien rire. Mamilouk aussi, à leur âge, en aurait fait de même. Mais maintenant qu'il était du côté du micro d'où provenaient les ordres, c'était tout de suite différent. Envoyer douze hommes au casse-pipe n'avait jamais rien de très rigolo.

Il restait quarante-cinq secondes aux mercenaires lorsqu'ils descendirent de leurs speeders. Mamilouk entendit aussitôt les sirènes des véhicules de renfort qui allaient à leur rencontre. C'était mauvais signe.

Et là, subitement et sans vraiment crier gare, la chance sembla tourner : la première ligne de l'équipe qui devait prendre la porte expliquait qu'on avait vu Ernest s'approcher de la sortie.

Les rhumatismes, les jambes qui déconnaient et la fatigue n'y firent rien. Mamilouk s'éjecta de son tas de coussins de chef et hurla presque à ses hommes de se replier. Ernest allait avoir le temps de sortir de la Bourse InterSpatiale et de rejoindre la bouche de métro de Logotham Square. Il avait du avoir un contretemps, lequel, on verrait ça plus tard.

Mais l'euphorie fut passagère : l'équipe annonçait qu'Ernest s'était battu avec les vigiles et que ceux-ci l'entraînaient vers les profondeurs du bâtiment. Un bip plus fort et plus strident que les autres entama le décompte des dix dernières secondes. Une larme coula, rebondissant de rides en rides sur la joue de Mamilouk.